VOL. XLVIII SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 27 NOVEMBRE 1918 No. 1

ABONNEMENTS

Canada .... $1.00 par année
Etats-Unis .... 1.50 " "
Europe .... 2.50 " "

Tarif des Annonces

1ère insertion, par ligne .... 12 cents
Chaque insertion subséquente 8 cents

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS
PAR
ANT. GAUVIN
IMPRIMEUR

Toutes c[...]ications concernant le journal ou [...]merie devront être adressées :

Le M[...]ba
42 AVENUE [...]NCHER
SAINT-BONIFACE [...]ANITOBA
Téléphone : M[...]77

COUPS DE PLUME

Mercredi, le 20 novembre était le 48ime anniversaire du "Manitoba".

• • •

Nous demandons pardon à nos lecteurs de n'avoir pu publier le journal la semaine dernière, l'influenza en est la cause.

• • •

Les autorités ont manqué une belle occasion de faire un acte public de foi et d'hommage à Dieu.

Au moment ou la maladie commençait à se montrer terrible et imposait la nécessité de mesures preventives rigoureuses, on fermait les théâtres, le samedi soir à minuit, pour ne pas nuire aux engagements des propriétaires et au plaisir de la foule, par contre, on fermait les églises, le dimanche matin, sans se soucier des exercises religieux de la journée.

La maladie, semble aujourd'hui vouloir ralentir son ardeur, on se hâte d'ouvrir les théâtres et les salles de danse, au milieu de la semaine, sans paraitre songer qu'il eut été bien plus convenable et plus chrétien, de commencer par ouvrir d'abord les portes du Temple Divin, le dimanche, jour spécialement consacré au Seigneur.

C'eut été plus logique et plus conforme aux nombreuses protestations des corps publics et des journaux, qui, lorsque le danger, durant la guerre était imminent, reconnaissaient humblement la faiblesse humaine, et proclamaient hautement, en termes non équivoques, que Dieu est le Maître Suprême de la vie et de la mort.

• • •

Nous avouons n'avoir aucune connaissance en médecine, et sans vouloir critiquer outre mesure la sagesse de l'ordre qui ouvre tout à la fois indifféremment, les portes des théâtres, des salles de danse, des salles de "pool" et de "billiard" des écoles et des églises, comme si les dangers étaient les mêmes partout, nous nous permettons tout de même d'en discuter la logique, sans même nous élever à la hauteur des principes de la foi, mais en nous plaçant purement sur le terrain humain.

L'on aura de la difficulté à convaincre quiconque voudra se donner la peine de songer, qu'une salle de cinéma, toute renfermée, sombre, où le soleil n'entre jamais, où les spectateurs sont pressés comme des sardines, n'offre pas plus de danger d'infection qu'une église, vaste, bien aérée et bien éclairée, offrant en autant que peut se faire dans un endroit public, plus de sécurité que n'importe où ailleurs.

Le cinéma est ouvert toute la journée et tous les jours de la semaine du matin à la nuit, la foule s'y presse sans discontinuer.

Par contre, il faut bien admettre, que la foule ne remplit les églises qu'une journée par semaine et encore la journée n'est pas longue!

Qui dira qu'il n'y a pas plus de danger dans une salle de danse, que dans une église?

L'école elle-même offre plus de danger que l'église.

L'on aurait pu il nous semble suivre une méthode régulière.

L'endroit public le moins dangereux, l'église par exemple, aurait pu être ouvert le premier—l'école aurait pu suivre; et ainsi de suite jusqu'à l'endroit le plus dangereux.

Mais non, c'est tout ou rien.

Faudrait-il croire que la principale préoccupation fut celle de l'intérêt des théâtres et des lieux d'amusement, et, comme décemment l'on ne pouvait permettre à ceux-ci de réprendre leurs cours usuels, sans en même temps, donner la même liberté aux autres, on ouvre grandes toutes les portes, laissant à chacun le souci de prendre les précautions qu'il jugera bon

• • •

L'on ne saurait laisser passer sous silence, le dévouement et la charité admirables dont ont fait preuve les membres de notre clergé et le personnel de toutes nos sociétés religieuses, hommes et femmes, depuis l'apparition du fleau de l'influenza.

Les cas sont encore nombreux, à Saint-Boniface, et le même zèle continue toujours sans s'amoindrir.

Plusieurs ont contracté la maladie auprès du lit d'un malade à qui ils prodiguaient des soins.

Des familles entières frappées par cette grippe traitresse, se seraient probablement éteintes, sans le secours prompt et efficace de ces gardes-malades volontaires qui ne demandent comme renumération que la satisfaction du devoir accompli vers le prochain

La population de Saint-Boniface ne pourra cependant payer sa dette avec de simples paroles.

La reconnaissance de nos concitovens devra se prouver d'une manière plus tangible.

Cela sera d'autant plus facile, que notre peuple de Saint-Boniface qui na jamais refusé d'ouvrir généreusement sa bourse pour toutes les infortunes chaque fois qu'on le lui a demandé, n'aura dans l'avenir qu'à suivre ses bonnes coutumes.

Pas une de nos institutions qui n'ait déployer toutes ses énergies et tout son zèle.

A notre tour, les beaux jours revenus, de prouver que nous avons la reconnaissance qui se souvient véritablement.

• • •

L'association des jeunes demoiselles de la paroisse a aussi donné un bel exemple.

Une cuisine a été installée à l'Ecole Normale de Saint-Boniface.

Les dames se sont unies aux demoiselles pour préparer le bouillon qui devait aider dans une si grande mesure au rétablissement des victimes de la maladie.

C'est par centaines, ou plutôt par milliers que des paniers bien garnis ont été distribués aux malades par cette organisation admirable des dames et des demoiselles.

Donnons donc avec plaisir et générosité chaque fois que l'on nous demandera une obole pour faire bouillir la marmite.

La maladie n'est pas encore finie, il peut se faire que cette institution ait à exister pendant plusieurs semaines encore.

..*Qui donne aux pauvres prête à Dieu!*

C'est donc un bon placement.

Mais ici, il y a encore plus. Il y a des cas où l'argent n'est pas suffisant.

Une famille entière est frappée soudainement.

Personne à la maison pour prendre soin des malades et préparer la nourriture nécessaire.

L'argent n'y peut rien.

Sans ces gardes-malades volontaires et cette cuisine charitable tous périraient.

Le cas s'est présenté, non pas seulement dans une maison, mais dans plusieurs.

Il est donc facile de comprendre toute la nécessité et la grandeur de ces dévouements.

La dette du public n'en sera que plus forte.

• • •

Nous croyons devoir ajouter que si quelques familles ont été rudement éprouvées, la mort a jusqu'ici épargné l'immense majorité de notre population.

Il ne faut donc pas s'alarmer outre mesure.

Surtout prions et ayons confiance en Celui sans la permission de qui l'homme le plus fort comme l'être le plus faible ne saurait vivre la durée d'un instant.

L'EXPLOITATION DE LA VICTOIRE. L'ALSACE ET LA LORRAINE

Novembre 20, 1918.—Peu de personnes semblent se rendre compte exactement du néant auquel, **militairement**, l'armée allemande était descendue immédiatement avant sa capitulation.

De nombreuses nouvelles que la censure militaire laisse publier depuis une semaine viennent confirmer ce que nous avions deviné,, depuis un mois surtout, et que nous avions confié à nos lecteurs dans nos articles précédents.

Nous ne nous sommes pas lassés, par exemple de répéter, sur tous les tons, et depuis des mois et des mois, que les gains de terrains n'avaient qu'une importance très relative sur la décision d'une campagne; que l'usure et la destruction de l'armée ennemie seules importaient; que les Boches pouvaient fort bien être battus en rase campagne aux portes de Paris, (comme à la Marne en 1914), ou en France et en Belgique, sans qu'il soit besoin d'aller au Rhin, et à priori jusqu'à Berlin pour cela.

Et cependant un observateur superficiel pouvait croire à l'avant-veille de la capitulation boche, que l'armée allemande était encore une force sérieuse, avec laquelle il fallait toujours compter.

On doit reconnaître que la retraite générale des armées allemandes d'invasion sur ce front immense allant de la mer du Nord à la Meuse a été conduite de façon de maître; et, quand on connaîtra la faiblesse matérielle et morale à laquelle ces armées étaient parvenues, on sera émerveillé qu'elles aient pû résister aussi longtemps sans avoir été acculées plus vite à une déroute complète.

Cette retraite générale n'a pas en effet présenté l'aspect que lui avaient attribué certaines imaginations, parce qu'au lieu d'une opération rétrograde d'ensemble, elle fut faite de replis fragmentaires et successifs.

Sans doute elle fut imposée à l'ennemi de haute lutte. Partout il dut reculer sous le feu des canons des Alliés, sous les bombardements et les mitraillades de leurs escadrilles et devant la pointe de leurs baïonnettes.

Mais, dans de telles conditions de défaite, "nul généralissime digne de sa mission" écrit l'Illustration, "ne pouvait ordonner une retraite générale sur un front de plusieurs centaines de kilomètres, sans vouer la totalité de ses armées à une défaite certaine, semblable à celle qui, cent douzeans passés en ce même mois d'octobre, emporta les armées prussiennes aux champs d'Iéna et d'Auerstaedt."

Or, l'ampleur des luttes modernes, l'ignorance dans laquelle une armée est des évènements survenus à grande distance des lieux où elle combat permettent au commandement de sérier ses replis, même dans les circonstances les plus défavorables, et ainsi de pouvoir exactement mettre en pratique exactement les méthodes bien connues de la retraite en échelons. C'est ce que fit Ludendorf.

Comme exemple pour nos lecteurs, et seulement dans des lignes très générales, nous leur feront remarquer, ceci: tandis que sous la pression des circonstances ou plutôt des baïonnettes belges, françaises et anglaises dans les Flandres, les Boches devaient se replier, sous peine d'être broyés et annihilés sur place, tout leur front de la Meuse à l'Oise, avec Verdun comme pivot, résistait à tout prix. Ensuite, lorsque Ludendorff eut atteint les lignes de l'Escaut, au Nord, cette partie du front fut, à son tour, défendue avec détermination pendant que de l'Oise à la Meuse les armées allemandes retraitaient.

Chacun de ces deux mouvements pourrait, à son tour, être disséqué et exposé en détail, de la même façon, en passant par les replis successif et en échelons, des corps d'armées, des divisions, des brigades, des régiments jusqu'à celui des humbles sections de cinquante hommes, où l'on verrait chaque demi-section de vingt à vingt-cinq hommes, (quand il en reste autant!) se retirer a **tour de rôle**.

Malheureusement pour elle, l'armée Allemande avait à faire à un chef de génie. Une fois de plus nous avons assisté, en cette lutte gigantesque du vingtième siècle, en cette immense **bataille d'occident**, et cela malgré l'évolution des procédés, nous avons assisté dis-je à une lutte de **deux principes, de deux méthodes: la méthode frédéricienne et la méthode napoléonnienne, et, encore une fois, la première a été vaincue par la deuxième**.

"**D'une part**, nous avions la tratègie souple, articulée, de l'empereur qui, au fur et à mesure des évènements, s'inspire de ces évéments euxmêmes observant fermement cette**condition première** de victoire qu'est la bataille-manoeuvre soutenue et générale, et non pas une suite d'actions violentes sans doute mais isolées. D'autre part, la stratégie rigide et linéaire du roi de Prusse, brutalement massive en ses offensives, et, dans la défense, soucieuse du seul maintien d'une façade de plus en plus lézardée sous des coups imprévus."

Or, c'est cette façade qui n'était plus, à la veille de la capitulation prussienne, qu'une façade... avec le néant derrière.

A la suite de la pression implacable exercée par les alliés qui livraient aux Boches une vraie bataille d'anéantissement, nous en étions arrivés, malgré certaines apparences trompeuses, à ce que nous expliquions clairement dans nos deux derniers articles intitulés "Les cent jours de Foch" et "L'inexorable expiation",c'est-à-dire à un fléchissement simultané sur presque tous les fronts de combat de l'adversaire. De plus, celui-ci n'était pas sans se douter de ce que la censure militaire nous a devoilé depuis le 14 novembre dernier, et que nous avions prévu devoir se produire à différentes reprises, entre autres **le 6 novembre**: que le maréchal Foch avait préparé son **coup de grâce** sous la forme d'une formidable attaque à l'est de la Meuse, donc en Woëvre. Cette attaque qui se serait déclanchée si les Boches n'avaient pas signé l'armistice aurait écrasé définitivement le colosse teuton.

Les parlementaires allemands auprès de Foch ont d'ailleurs avoué cette immenence de leur écroulement puisque, d'après Marcel Hutin, de l'Echo de Paris, ils auraient abordé le Maréchal par ces mots:**"L'armée allemande est à votre merci, Maréchal! Nos réserves d'hommes et de munitions sont complètement épuisées...**"

Le maréchal Hindenbourg n'a-t-il pas dit le même chose à l'ex-Kaiser quand ce dernier, le questionnant à la réception des conditions d'armistice lui répliqua: Il n'y a qu'à accepter..."

C'est donc bien en rase campagne que les Boches furent battus.

Depuis lors, nous assistons à la récolte, à l'**exploitation** complète et glorieuse de la victoire. Nous réoccupons nos foyers envahis depuis quatre ans ou depuis quarante-sept ans! Vendredi les Belges sont rentrés à Anvers et demain ils revèront Bruxelles. De leur côté dans la journée de samedi dernier 16 novembre, les troupes de la deuxième armée française, sous les ordres du général alsacien Hirshauer on réoccupé successivement en l'Alsace, Munster, Mulhouse, Colmar, et, en Lorraine, Morhange et Château-Salin. Clémenceau et Foch doivent faire leur entrée solennelle et reprendre officiellement possession de Metz aujourd'hui. Demain ce sera Strassbourg, après Sarrebourg, la patrie du général Mangin!...

Il est inutile de lire à nos lecteurs que c'est au milieu de rues pavoisées aux couleurs françaises avec des drapeau sortis on ne sait d'où et au milieu de foules enthousiastes et les couvrant de fleurs, que nos glorieux poilus traversent une à une ces villes alsaciennes et lorraines, qui depuis bientôt un démi siècle soupiraient après ce jour si lointain qu'il en devenait inespéré.

Nous devons par contre leur faire remarquer qu'une chose est certaine, dès maintenant: Avant même que les conditions de paix soient non seulement signées, mais même discutées, **l'Alsace et la Lorraine sont françaises**. Nous ne disons pas rédeviennent" car n'ayant jamais cessé de l'être de coeur, elles ne peuvent le "**redevenir**". **Elles sont françaises** dès maintenant sans discussion. Alors que les autres territoires allemands sont repris par tous les alliés et doivent être soumis à un contrôle **international et militaire**, l'Alsace et la Lorraine voient leur fonctionnaires civils allemands remplacés directement par des fonctionnaires civils français, exactement comme les territoires du nord de la France occupés seulement depuis quatre ans.

Enfin, ici comme ailleurs, nous avons la note comique.

Ces populations d'Alsace-Lorraine qui sont de vrais prussiens, il est vrai que ce sont les Boches qui le disaient! alors?—Ces populations, dis-je, préparent, **à la barbe des fonctionnaires allemands**, et sans plus craindre de parler française ou de chanter "la Marseillaise", d'immenses réceptions officielles pour les poilus... Ils vont même plus loin, ces pûrs Prussiens: ils sont, parait-il, **hostiles** aux troupes boches, et, le gouvernement allemand,—suprême humilation!—a dû télégrapher au gouvernement français en date du 13 novembre pour le prier d'intervenir et de demander aux Alsaciens et aux Lorrains, de se tenir tranquille pendant l'évacuation allemande!

Le nouvelle est sérieuse, nous ne blaguons pas...

FRANC-COMTOIS.

CITE DE ST-BONIFACE

Copie d'une motion adoptée par le Conseil de la Cité de Saint-Boniface à sa dernière séance tenue le 14 novembre, 1918:

"Attendu que la victoire éclatante des Alliées vient de mettre fin au conflit mondial allumé en 1914.

"Attendu que grâce soit rendue à Dieu pour son infinie bonté en nous accordant la Victoire dans cette Grande Guerre, démontrant au Monde de nouveau qu'il n'abandonne jamais la cause du droit et de la justice,

"Attendu que grâce au courage des troupes alliées, grâce à la clairvoyance et la persévérance de leurs chefs, grâce au génie de leur illustre généralissime, FOCH, grâce aussi à leur remarquable diplomatie, les forces de l'ennemi, liguées contre la civilisation et la paix du monde, sont maintenant brisées dans une écrasante défaite.

"Attendu que dans cette lutte gigantesque, notre mère-patrie, l'Angleterre, de concert avec le Canada et ses autres colonies a pris une part si importante et si glorieuse,

"Le Conseil de Ville de Saint-Boniface désire exprimer son admiration sans borne et son infinie gratitude pour les champions du juste et du droit:

"Aux fils de la Grande-Bretagne et de toutes ses Colonies, gouvernée par le même Souverain' qui ne craignirent pas de répandre leur sang pour une aussi grande cause.

"A la France valeureuse, qui donna à la lutte pour la civilisation sa véritable signification et déplova un courage si héroique.

"A la Belgique, si noble dans sa générosité et son inlassable espérance dans la cause du droit et de la justice,

"A l'Italie mère des arts, berceau de la civilisation européenne,

"Aux Etats-Unis, dont tous les bras se levèrent contre l'Allemand, et apporta à la lutte suprême, un effort si considérable.

"A toutes les nations alliées qui ont contribué à la victoire,

"Et qu'il nous soit aussi permis de souhaiter ardemment que le sang versé par l'Angleterre et la France pour le triomphe d'un même principe ait pour résultat d'élimi-me principe ait pour résultat d'éliminer les causes de dissensions entre les deux races préponderantes de notre beau pays.

"DIEU SAUVE LE ROI!

Et que copie de cette motion soit transmise au Premier Ministre du Canada."

COMMENT LES NOTRES LES JUGENT

Matériel excellent et discipline démocratique, entraînement sportif et bonhomie foncière: tout cela ne serait rien, nos soldats le savent bien, si des réalités combatives ne venaient pas couronner l'édifice. Mais l'expérience est faite. Nos chefs, nos hommes, nos civils savent aujourd'hui que l'armée américaine n'est pas venue en France pour nous apporter un simple réconfort et qu'elle prend à coeur sa part de la tâche et du risque.

Depuis un an que des troupes américaines sont en ligne, toutes les variétés de provenance et de recrutement n'ont pas encore été mises également à l'épreuve. Certains détails de l'articulation militaire peuvent avoir à se perfectionner, mais ce que notre peuple en armes sait bien, c'est que la communauté du sang versé lie désormais et pour de bon les troupes des deux Républiques.

Du sang versé allemand: les Américains entrent en ligne avec une fraîcheur et une verdeur d'impression que nos hommes, après quatre ans, sentent parfois s'émousser. Les Américains vous expliquent qu'ils ont reconnu que la race allemande était un encombrement dans le monde qu'il fallait prendre la guerre comme un moyen de la réduire. "Les mouches, disent-ils, ont longtemps paru d'inoffensives bestioles; les hygiénistes ont découvert que leur pullulement était chose nocive; tout de même, la preuve est faite que les Allemands sont pour le monde une furieuse raison de malaise et de trouble; l'occasion de la guerre nous a été offerte par les Allemands eux-mêmes, profitonsen simplement pour tuer autant d'Allemands que possible." — Raisonnement qui s'encombre peu d'à-côtés idéologiques, mais qui s'impose avec une sorte d'évidence à des hommes qui voient volontiers les choses avec simplicité.

Leur sang, qu'ils sont prêts à verser: ceux d'entre nous qui les ont vus à l'oeuvre s'inquiètent presque de l'imprudente ardeur apportée par les Américains dans leurs engagements avec l'ennemi. La folle générosité qui au debut de la guerre nous fit commettre tant d'imprudences sublimes revit dans ces jeunes troupes. Ici, c'est un groupe d'infanterie se portant à découvert sur les mitrailleuses ennemies; là, c'est un détachement, qui, après avoir pénétré sans trop de dommage dans un saillant allemand, ne se préoccupe pas des représailles imminentes et subit des pertes sensibles sous les obus empoisonnés. Partout nos chefs leur conseillent de modérer leur allant, de ne pas oublier les expériences qui ont coûté si cher à leurs premiers frères d'armes et de se rappeler la cautèle et la ruse du Boche.

Mais ces qualités offensives sont précisement ce qui a scellé la plus franche camaraderie entre Français et Américains. "Envoilà qui se battent comme nous", disent volontiers nos poilus. Et nos chefs sont heureux de ne trouver chez les camarades de leur grade aucune morgue, aucune réserve, aucun apprêt. On s'entend vite entre frères d'armes aussi bien accordés, et ce n'est pas la différence de langue qui ferait obstacle à la plus franche amitié. "Dès la première poignée de mains, m'écrit un combattant, ils se donnent tout entiers." Nos vétérans de la guerre ne seraient-ils pas flattés aussi de voir au front des Américains plus hauts en grade s'informer des moindres détails de l'expérience faite et demander par exemple à prendre part comme soldat à des patrouilles françaises "pour apprendre".

Leur ambition, la sanction suprême à leur gré, ce serait que la France s'en remit de plus en plus à eux du soin de mettre en ligne des unités nombreuses. "Le sang français, disent-ils, a assez coulé; laissez-nous prendre le plus possible de votre place. Nous sommes venus pour vous relever autant que pour aider; nous sommes venus pour que la France continue d'exister dans le monde, non seulement comme une expression géographique, mais comme l'ensemble d'un groupe humain qu'il ne faut pas continuer d'affaiblir."

Et ainsi s'explique aussi l'effort de la Croix-Rouge américaine contre la tuberculose et l'alcoolisme: non pas propagande indiscrète, mais désir de maintenir et d'accroître la somme des vies françaises pour le bon équilibre du monde.

Emulation au feu, allégresse et ressort dans les moments difficiles, détente rapide quand on est hors de la zone de danger, ce sont-là des traits communs aux soldats des deux armées. Leur sensibilité se trouve d'accord sur d'autres points encore: si l'Américain a un plus grand souci du self-respect, si la dignité de la tenue et des propos fait partie de l'éducation moyenne qu'on lui a donnée, le soldat français lui paraît bien supérieur par sa vivacité d'intelligence par sa variété d'aperçus, par sa conversation plus ingénieuse. "Nous disons "merci" tout simplement; un Français saura trouver un remerciement approprié à chaque circonstance", confessent volontiers les Américains. Et un d'eux encore, brancardier volontaire du premier hiver, disait qu'il n'avait pas donné ses soins au plus modeste de nos hommes sans entendre dans sa bouche "de vrais propos de gentleman".

Français et Américains se moqueront et s'indigneront volontiers des mêmes choses: d'un acte d'autorité déplacé, d'une prétention à en imposer, d'une fausse supériorité que rien ne soutient, d'un acte brutal dont un faible est la victime. Ces consonances profondes, en dépit de divergences de civilisation, sont de celles qui garantissent de sérieux et sûrs accords.

L'Américain vit volontiers dans l'avenir; le Français, optimiste lui aussi en politique, trouve cependant dans le présent le meilleur support: la nation française est une chose faite et la culture française a fourni ses preuves de stabilité, alors que le monde américain est comme en perpétuel devenir, mais un sentiment commun de la dignité humaine est au fond de ces deux formules si différentes en apparence.

(23 lignes censurées)

Tous les Français se rendent compte que s'il y a des "Américains", s'il y a des "Etats-Unis", c'est en vertu d'un lien social plus fort que les fatalités ethniques; un peuple aussi hétérogène et qui offre cependant des caractéristiques si déterminées est la meilleure démonstration de l'efficacité d'un actif principe national. Les Américains, mieux que tout autre peuple, sont faits pour comprendre que la France a été le melting-pot par excellence, le chaudron où s'amalgament les éléments humains divers—par opposition aux Autriches de mosaïque et aux Allemagnes d'annexion. L'Alsace-Lorraine a toujours été la pierre de touche même de cette vertu assimilatrice de cette culture française que nos alliés américains sont si joyeux de venir défendre.

Ils sont dans la profonde vérité de leur mission historique et mondiale en nous aidant à arracher à la Germanie impériale restitutions, réparations et garanties.

Maurice BARRES,
de l'Académie française.

QUESTION SOCIALE ET VIE CATHOLIQUE

Dès qu'il examine sa conscience, le catholique rencontre la question sociale. Point n'est besoin de longs retours sur lui-même et sur les autres êtres avec lesquels il est journellement en contact pour qu'il aperçoive, au delà de sa vie personnelle, au delà de sa famille proche, quelles répercussions produisent ses actes sur l'activité d'un grand nombre de ses semblables. Qu'il achète ou qu'il vende; qu'il dirige une entreprise ou qu'il mette simplement son travail à la disposition d'autrui; qu'il soit comme médecin, comme homme de loi au service du public; que par la plume ou la parole il éveille des idées dans l'âme de ses semblables; que, chargé d'un service public il soit, par sa profession même, obligé de pourvoir au bien commun, dans tous ces cas, et dans bien d'autres il y a un lien évident entre la conduite individuelle et l'état de la société.

Il y a un mal social dont je suis l'auteur responsable, un bien que je ne procure pas et que je puis procurer, voilà évidemment ce que dans le cadre des devoirs journaliers, dans la sphère des appartenances professionnelles, ma conscience découvre à première vue.

Et ainsi, sous son aspect le plus simple, comme aussi le plus éminemment pratique, la question sociale, c'est-à-dire la recherche du bien commun, est-elle une question de réforme personnelle: elle repose sur l'amendement de la vie et, c'est pour cela principalement qu'elle n'est pas aisée à résoudre.

Là même ou la conscience ne formule pas de reproche ou de commandement positif, l'amour de Dieu, qui engendre par voie de conéquence logique et de prolongement nécessaire lamour des hommes, suggère l'intervention active de celui qui a quelque pouvoir—et qui n'en a pas?—en vue de l'amélioration du sort des moins favorisés. Unicuique mandavit de proximo suo. A chacun de nous Dieu a confié une gérance: celle des intérêts du prochain. C'est là un programme universel d'apostolat social et d'activité désintéressée.

Il a sans doute une justice qui ne dépend pas de nous immédiatement, dont nous ne sommes pas, si l'ont peut dire, les pourvoyeurs directs par nos contrats ou par nos oeuvres: c'est la justice sociale, celle qui est confiée au souverain, et qui, par des lois, règle conformément au plan divin les relations les plus générales entre les membres du corps social. "Je ne suis pas législateur," idrez-vous. Non en apparence; mais, en réalité vous l'êtes parce que l'opinion qui dicte les lois, sous un régime démocratique, c'est vous qui la constituez: votre part a beau être petite, à l'extérieur, elle peut être immense dans l'ordre des facteurs spirituels.

C'est pourquoi la connaissance précise des éléments qui entrent dans la donnée du problème social est-elle, à des degrés naturellement divers, pour tout homme, tout chrétien, en possession de ses forces, une véritable obligation de conscience.

La question sociale a des aspects divers dans le temps et dans l'espace. Elle se concrétise dans des problèmes distincts, indépendants même, en apparence, enchainés en réalité dans leurs données profondes. On a pu dire qu'il n'y a pas une question sociales, mais des questions sociales. C'est mal comprendre la réalité. Il y a une question sociale, en ce sens qu'il s'agit toujours d'un ordre à faire régner, universel; qu'il n'y a pas deux manières d'énoncer le principe fondamental des relations humaines et des rapports entre les classes, tel qu'il découle de l'unique paternité divine et de la fraternité humaine. Il y a des questions sociales, en ce sens que la liberté humaine, par l'usage varié qu'elle fait d'elle-même, crée des situations, provoques des crises — alcoolisme, dépopulation, sur-production conflits de travail qui appellent, suivant les temps et les pays, des remèdes appropriées. tE c'est ce qui ex-

(A suivre sur la 2ième page)

Question Sociale et Vie Catholique

(Suite de la 1ère Page)

plique la part immense qui doit être réservée dans tout effort social à l'observation directe des faits.

L'après-guerre et le milieu canadien offrent un champ de méditation et d'action pour ainsi dire illimité. L'après-guerre sera un temps de reconstitution, où toutes les forces économiques tendront à nouveau des ressort de leur activité; un temps de liquidation, où l'impôt d'argent, après l'impôt du sang, n'acquittera sa juste part qu'au prix d'un travail acharné et d'une tempérance nécessaire; un temps de crise, où il faudra faire appel à tout ce que la justice et la charité gardent d'emprise sur le coeur des hommes pour modérer les passions et les conflits d'intérêt, retenus en quelque sorte par l'effort de guerre et le sentiment national.

Quant au milieu canadien, se peut-il champ d'activité plus tenant pour ceux qu'anime le grand souffle des ambitions spirituelles? Agricole dans son fond, mais engagé déjà par sa situation géographique, son esprit d'entreprise et ses relations de voisinage, dans les voies du commerce et de l'industrie; destiné à être de plus en plus une nation économiquement complète; pourvu, grâce à l'observance des lois providentielles, de la plus précieuse des richesses, la seule en réalité: à savoir la vie humaine; chargé par la Providence de coloniser par ses nombreux enfants un domaine où les ressources insoupçonnées dépassent peut-être infiniment les trésors déjà mis en valeur, le Canada est vraiment cette terre d'élection où, mieux que partout ailleurs, les classes et les races pourraient vivre en paix dans la gestion et la légitime jouissance du domaine de Dieu.

Pour qu'il en soit ainsi, ce grand peuple, catholique jusqu'à la moelle, ne manquera pas d'observer que c'est en catholique, avec une doctrine, une méthode et un esprit catholique, qu'il convient d'aborder les problèmes sociaux.

Comment pourrait-il en être autrement, puisque la catholicisme n'est pas seulement une explication du monde, une loi, un culte, mais qu'il est aussi une vie; qu'il embrasse, la seule respirable, où nous nous mouvons, où nous sommes?

Par l'enseignement authentique et officiel de son Eglise, le catholicisme donne d'ailleurs les précisions indispensables sur le gouvernement de la vie sociale; il les adapte, au fur et à mesure que se posent de nouveaux problèmes, aux nécessités changeantes des temps et des lieux. Spécialement au XIVe siècle et au XXe, les papes, depuis Grégoires XVI, dans l'Encyclique Mirari vos, jusqu'à Benoît XV, dans ses déclarations d'un caractère doctrinal sur les rapports internationaux, les papes, que ce soit Pie IX, dans le Syllabus, Léon XIII, dans l'encyclique Rerum Novarum, Pie X, dans l'Encyclique Singula quadam, ont défini, précisé, appliqué la doctrine constante de l'Eglise.

Aussi le premier devoir des catholiques qui veulent faire oeuvre untile est-il de prendre une connaissance directe et personnelle de ces sources de toute action catholique qui veut être ordonnée selon l'esprit du catholicisme et les directions de l'Eglise.

En même temps, par la connaissance des faits sociaux, le catholique vérifiera dans quelle mesure le monde se rapproche ou s'éloigne de l'idéal défini par l'Eglise. Il recherchera avec désintéressement et une pleine loyauté intellectuelle les causes de ces déviations, si elles existent. Alors son action sera tout à la fois très sûre et très efficace. Il restera loin de l'utopie qui sépare l'intelligence de la vie, loin de l'indfférence froide, qui n'est pas moins stérile. Il sera en plein dans le réel, c'est-à-dire dans le plan divin, et il pourra, sans ambition démesurée, se promettre de travailler à à l'exemple du Christ, pour qu'en dépit des intérêts contraires tous soient un: ut unum sint.

Eugène DUTHOIT.

La Vie Nouvelle.

CORRECTION

Nous disions dans notre dernier numéro que Madame Alexandre Beaupré était la fille de M. Nap. Lemay.

Il aurait fallu dire M. Alphonse Lemay, notre respecté concitoyen de la rue Masson.

C'est un *lapsus calami*, que nous nous empressons de corriger pour éviter toute confusion.

ASSOCIATION D'EDUCATION DES CANADIENS-FRANCAIS DU MANITOBA

Notre campagne de perception a eu, jusqu'ici, un résultat splendide.

Nos représentants, après avoir été l'objet, dans diverses paroises, de l'accueil le plus chaleureux, ont lieu d'être satisfaits: ils ont été bien compris des personnes auxquelles ils se sont adressés. Et cela prouve que notre population, après avoir fait le beau geste de 1916, n'a pas perdu conscience des responsabilités qu'elle embrassait alors avec tant d'ardeur.

De une façon générale, les individus ont été larges dans leurs contributions. Nos sincères félicitations. Quand une oeuvre a le don de provoquer chez ceux auxquels elle s'adresse, un noble sentiment de générosité, tout indique qu'elle doit vivre et prospérer. Plaise au ciel qu'il en soit ainsi de l'Association d'Education.

Les centres français n'ont pas tous été parcourus. Et sur le nombre des paroisses visitées, cinq seulement nous ont fait parvenir un compte-rendu de la besogne accomplie. Nous entendons bien continuer la *visite* des paroisses, dès que l'épidémie aura pris fin.

Nous donnons, ci-dessous, la dernière contribution des paroisses, avec le chiffre des cotisations antérieures, de cette année.

Ste-Agathe—Contribution antérieure, $62.75; dernière contribution, $411.80; total pour 1918, $474.55.

St-Norbert — Contribution antérieures, $75.20; dernière contribution, $250.20; total pour 1918, $325.40.

Letellier — Contributions antérieures, $153.00; dernière contribution, $505.00; total pour 1918, $658.00.

St-Pierre-Jolys- Contribut n s

Saint-Pierre Jolys — Contributions antérieures, $28.00; dernière contribution (partielle) $421.50; total, $449.50.

La Broquerie — Contributions antérieures, $69.50; dernière contribution (partielle) $69.25; total, $138.75.

REMERCIEMENTS

Aves les sentiments d'une vivè reconnaissance, les parents de feu Alexandre Beaupré adressent leur merci à tous ceux qui ont manifesté leurs syspathies à l'occasion de leur deuil."

Abonnez-vous au "MANITOBA" $1.00 par année.

Feu Zotique Bertrand

Nov. 20. — Mercredi dernier, trop tard pour que nous l'annoncions dans notre journal, la mort frappait à la porte de l'une de nos plus anciennes et des plus respectables familles de Saint-Boniface.

Encore un jeune homme à la fleur de l'âge, Zotique Bertrand, fils de M. et Mme Théo. Bertrand qui succombait sous les coups de l'influenza.

C'était un jeune homme d'une conduite modèle, rayonnant de santé quelques jours auparavant, actif et courageux, toujours de bonne humeur, aimant la bonne repartie, il faisait le bonheur de sa famille et comptait de nombreux amis.

Il a vécu. La mort a impitoyablement fauché son existence.

Sa famille et ses amis n'ont plus qu'à pleurer sa perte et à prier pour lui.

Il laisse une jeune femme et un tout petit enfant.

Nous nous associons sincèrement à la douleur de sa famille et comme les consolations humaines sont dans ces cas, insuffisantes, nous ne croyons faire mieux que de déposer sur cette tombe fermée, une humble prière dite avec toute l'ardeur d'une amitié sincère.

Feu Zotique Bertrand avait occupé successivement plusieurs postes importants, à l'Hôtel de Ville, à la Banque d'Hochelaga, au Fashion Craft. Il était au moment de sa mort secrétaire de la Société Saint-Adélard, dont le but est la protection de l'enfance. Il était aussi gérant du département de la publicité pour La Liberté.

C'était un connaisseur en musique, très dévoué aux intérêts de la Fanfare Laverendrye et du choeur de chant de la cathédrale. Il était aussi l'un des membres les plus devoués de l'Union Canadienne.

Sa mort causera un grand vide dans la société de Saint-Boniface.

Nous renouvellons à sa famille l'expression de notre vive sympathie.

Feu Eugène Contant

Nov. 20.—Un autre bon citoyen de Saint-Boniface frappé par la maladie dans toute la force de la jeunesse.

Il était propriétaire du Norwood Garage, et il avait su par son travail et son urbanité se créer une situation prospère.

Son père et sa mère lui survivent, ainsi qu'un jeune frère, actuellement dans le corps des aviateurs à Toronto.

Les jeunes Contant furent les premiers au Manitoba à lancer un aeroplane dans l'espace.

Il était natif de France et très respecté par toute notre population.

Nous offrons à la famille l'expression de nos sincères condoléances.

Feu R. Chauvière

Nov. 20.—C'était un des braves citoyens de la colonie Française de Winnipeg.

Il a été lui aussi enlevé à sa famille par l'influenza.

Il était le gendre de M. J. Colon, le vieux gentilhomme français pour qui notre population à tant d'estime.

Nous voulons assurer sa famille que nous compatissons sincèrement à sa grande douleur.

Madame Victor Guilbault est partie lundi dernier pour Minneapolis où elle est allé visiter sa mère Madame Bawlf.

NOTES LOCALES

Mardi prochain est la nomination pour échevins et commissaires d'école pour la Cité de Saint-Boniface.

Les travaux du pavage de la rue Marion sont suspendus jusqu'au printemps.

"Pour les affaires concernant la succession ou le bureau de feu M. l'avocat J.-A. Beaupré, on voudra bien s'adresser à Noël Bernier, 401 Edifice Somerset, Winnipeg."

PETITES ANNONCES

PERDU—Un anneau à Saint-Boniface avec diamant la semaine dernière. Enveloppé dans un papier. Prière de le rapporter à nos bureaux où récompense sera payée.

On offre en vente les livres de loi de M. Théo Bertrand et aussi ameublement de bureau. J. A. Hébert, 198 Aulneau.

A VENDRE — L'une des meilleurs demie-section de terre, deux milles de Somerset, Manitoba. A vendre au meilleur marché. Pour plus amples informations s'adresser au propriétaire, 488 Basswood Place, Winnipeg.



Contrat pour la poste

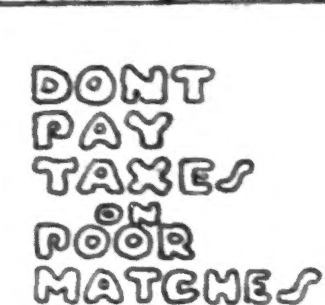
Des soumissions cachetées, adressées au Maître-Général des Postes, seront reçues à Ottawa, jusqu'à midi, vendredi le 3 janvier 1919, pour le transport de la poste de Sa Majesté, par contrat, pour quatre ans, six fois par semaine sur la route de Dufrost, St-Malo, via La Rochelle, aller et retour. Devant commercer le 1er avril prochain.

On peut obtenir aux bureaux des postes de Dufrost, St-Malo, La Rochelle et au bureau de l'Inspecteur des Postes les avis imprimés énumérant les autres renseignements quant aux conditions du contrat, ainsi que les blancs de soumissions.

Téléphonez :
Bureau de l'Inspecteur des Postes,
H. H. PHINNEY,
Inspecteur des Postes.
Winnipeg 22 novembre 1918. 1—4

Des bucherons 50 milles de Winnipeg pour couper du bois de corde $2.00 la corde et aussi des ties de chemin de fer (dormant) a 15 cts la tie. Bon bois. Pension $6.50 par semaine. S'adresser à la Fort Garry Lumber Co., 241 Somerset Block, avenue du Portage, Winnipeg. 48-51

ON DEMANDE—Une servante sachant le Français et l'Anglais. Salaire $30.00 par mois. S'adresser au No. 70, rue Walnut, Winnipeg. Télé. Sher 2037



NOTICE

NOTICE is hereby given that a court will be held, pursuant to "The St. Boniface Charter" by His Honour the Judge of the County Court of St. Boniface at the Council Chamber on the Thirtieth day of November, A.D., 1918, at Ten o'clock in the forenoon, to hear and determine the several complaints of errors and omissions in the list of electors of the said City for 1918.

All persons having business at the said court are required to attend at the said time and place.

Dated at St. Boniface, Man., this 18th. day of November, A.D., 1918.

J. C. DUSSAULT,
P. J. JONES,
Assessment Commisioners of the said City.

A LOUER — Un haut de maison contenant trois chambres au No. 88, rue D'Orsennens, Norwood. S'adresser au No. 251, avenue Provencher, Saint-Boniface. 52—1

A LOUER—Une maison de 6 chambres semi-moderne, eau, lumière électrique, loyer $8.00 par mois. S'adresser à A. Gauvin, Le Manitoba, 42 avenue Provencher.